

Discours prononcé par Maurice M.L. SAVIN au Pouldu, le 20 Juillet 1958, lors de l'inauguration de la Chapelle dédiée aux peintres du Pouldu.

On comptait jadis en Bretagne qu'il suffit de graver le nom d'un homme sur une pierre et de crier trois fois son nom, bien haut, bien clair, pour obliger à comparaître devant la pierre, l'homme qui porta ce nom, serait-il Saint Corentin en personne.

Voici des noms sur des pierres couchées ou levées; et la Bretagne n'est-elle pas toujours la Bretagne ?

Si j'essayais ? Si je criais ?

" Gauguin ! Sérusier ! Verkade ! Filiger ! Meyer de Hann !"

À la troisième fois surgirait-il là-devant, l'un sa guitare, l'autre sa mandoline, la bonne hôtesse Marie-Poupée par derrière aussi ronde que sa soupière ?

Mais, au dernier appel, peut-être serions-nous en peine, si tout à coup nous entendions les sabats de Monsieur Gauguin comme il aimait les faire sonner... Ce n'était pas un homme facile !... Monsieur le Préfet, les gendarmes, il n'en faut pas plus pour qu'il gronde, même si nous protestons que Monsieur le Préfet est un amateur éclairé et que les gendarmes ne sont que culturels.

Réfléchissons, mes amis, avant de crier trois fois ...

- Où sont les pierres dont vous parlez ? dirait le peintre courroucé. Qu'est-ce que c'est que cet escalier ?

- Il est en beau granit, Monsieur Gauguin Ce n'est que pour descendre à la prairie des peupliers. Souvenez-vous de ces peupliers !... Et puis, du même pas, on peut aller à la chapelle. D'en bas, si vous êtes juste, vous conviendrez que c'est un bel escalier ..."

J'avoue que je compterais beaucoup sur la chapelle, si Monsieur Gauguin surgissait. Gauguin a vu cette chapelle, quand elle était Cha-

pelle de Saint-Mandé en Nizon, plus haut que Trémalo, et que le Bois d'Amour, au dessus de Pont-Aven. Elle n'était pas alors cette pauvre chapelle croulante, que le pari de Monsieur le Recteur de Clohars a sauvée, il y a deux ans, à nous faire croire que notre temps a ses miracles.

(Mais le miracle, n'est-ce pas toujours l'audace dans l'entreprise, la volonté agissante, la foi ?) Quand Gauguin a connu cette chapelle-là, vivante, vibrante, elle était comme un nid de mouettes, le dimanche par la dentelle des coiffes et des collerettes.

À deux pas, c'était le Calvaire de Nizon que Gauguin ne se lassait point de contempler. En ce temps-là, on disait que c'était sculpture de sauvages, art primitif, que sais-je ? Quelque chose de naïf, et que les Officiels des Beaux-Arts n'auraient osé regarder qu'avec sourire et dédain. Mais lui, Gauguin, d'un regard d'aigle, s'y instruisait de l'art éternel, attentif à ces courbes décalées, au déséquilibre émouvant des figures, distinctes mais unies dans leur masse et dans leur équilibre comme les Saintes-Femmes dans la douleur.

Et qui ne connaît, désormais, cette toile de Gauguin "Le Calvaire", précisément celui de Nizon ? Certes, ce n'est plus un calvaire sur une place, comme l'aurait reproduit quelque artisan, Prix de Rome ou non, soucieux seulement de documentaire. Sur la toile de Gauguin, on dirait que Pont-Aven et le Pouldu se mêlent, Nizon prêtant son calvaire, le Pouldu ses dunes, son océan et ses nuages ; comme ici, en cet enclos de peupliers, où l'on a merveilleusement transporté cette chapelle pour qu'elle revive au Pouldu, mourante qu'elle était dans sa solitude au-dessus de Pont-Aven.

Oui, cet enclos où la piété a réuni tant de Bretagne me donnerait presque le courage de crier trois fois : Gauguin !

Je me dis que ce serait un lieu selon son coeur ... L'escalier fait semblant de n'aller qu'à la chapelle. Les pierres gravées, droites ou couchées, ne sont que des pierres. On a bien le droit, j'espère, de coucher ou de dresser des pierres !

Et tout de même, Monsieur Gauguin, si vous lisez votre signature sur la pierre, ce n'est que votre signature. La pierre est un monument si l'on veut, cela n'a rien à voir avec tel buste que j'imagine, du genre mou ou du genre dur, vous canonisez, sanctifiez, la mèche polie, Saint Gauguin-du-Christ-Jaune pour la rémission de vos péchés, ou, au contraire, l'irréductible, un barbare au front têtu, un diamant aux angles vifs, qui ferait peur à nos oiseaux des dunes. Nous avons refusé l'une et l'autre têtes. Si vous-même aviez taillé votre tête selon vous, alors, peut-être... Mais nous avons pensé que votre simple signature parlerait mieux que

tout, et même mieux que votre tête. Qui donc étiez-vous Monsieur Gauguin ?

Avec nos cantates du Pays Breton, notre révérence, la cloche et les oremus, les costumes et les danses, l'air d'autrefois, notre grand amour de la Bretagne d'autrefois, serions-nous coupables ? Paul Gauguin, peintre et poète, n'est-ce pas que vous aimiez la Bretagne comme nous l'aimons ?

Un, deux, trois !... Pas encore trois !

Cette fois, ce n'est pas le sourcil de Monsieur Gauguin, ou son oeil comme d'un démon, qui me retient. S'il revenait, notre Gauguin, et s'il ne retrouvait pas le Pouldu de Monsieur Gauguin, vraiment ce ne serait pas la peine ...

Monsieur le Préfet, Monsieur le Recteur, vous tous bonnes gens, je vous en prie, imaginez, si vous pouvez, quel était le Pouldu de Gauguin et de ses compagnons.

Le Pouldu, en 1889, ce n'était que l'océan et la dune, quatre maisons et deux auberges, le petit port du Pouldu au premier coude de la Laïta, des landes et des champs, tous les toits en toit de chaume. Le crépuscule ne s'éclairait qu'aux chandelles. De l'aube au crépuscule on entendait la mer, comme la nuit parfois vous entendez la mer. Ce n'était pas la mer pour estivants, mais la mer, toute la mer, le sable vierge, les marges des marées l'une après l'autre sur le sable.

À son second séjour en Bretagne, 1889, quand Gauguin décida de quitter Pont-Aven, c'est que Pont-Aven n'était plus assez la Bretagne. Trop de coiffes empesées, trop de sourires, trop d'Américains (comme on disait), trop de ces parisiens qui ne comprennent rien ; on se croyait à Montparnasse parmi les rapins, les uns novateurs, les autres contre. Théories sur théories. Mais qu'importe la théorie ?

Gauguin, qui n'a pas son pareil sur le chapitre des théories, qui démontrerait tout et le reste, le cerné, le fil à fil des complémentaires, la teinte plate, le dessin déformant, l'expression contre l'impression, ce n'est pas de théories qu'il est en quête, mais de la solitude, de la Bretagne et de la mer. L'ami Serusier, à ce qu'on dit, vint faire son tour et choisit : Le Pouldu ! Au Pouldu, c'était le pur de la Bretagne, sables et vagues, le vent de Dieu, des fermes du vieux temps, un pays rude, sans théories. Monsieur Gauguin embarqua pour le Pouldu, comme plus tard pour la Martinique ou Tahiti, de Pont-Aven à l'estuaire de la Laïta sur la bateau du capitaine Jacob, des douanes.

Il aborda en roi au petit port. Le port n'a pas beaucoup changé, ni l'estuaire, ce devait être comme aujourd'hui le paradis des hortensias bleus.

On tâte d'une auberge aux quatre chemins. Finalement, c'est l'auberge de Marie-Poupée l'auberge élue ; un peu à cause de l'emplacement de cette auberge, au bout du chemin qui se perd aux grands-sables, à cause aussi de Marie-Poupée. Marie ne savait pas qu'elle entraînait naïvement dans l'histoire de la peinture universelle ...

Gauguin, magnifique, une allure de grand seigneur, quoique bohème, était peut-être le seul à se dire qu'il était au seuil de quelque chose qui pouvait être la gloire, une gloire qu'il faudrait payer de l'exil, d'une solitude au delà de la solitude et de la mort. C'était l'aîné. Il avait dépassé la quarantaine. Il dominait, par l'âge et le génie. Rien cependant d'un pontife en cet homme : les autres, de vingt ans plus jeunes, n'étaient que ses amis. Mais ils savaient, plus ou moins, que Gauguin était le maître, celui qui pense haut et loin, qui a son rendez-vous tout proche avec le destin.

Les jeunes avaient toute une vie devant eux, à se trouver ou à se perdre. Gauguin étendait ses mains jusqu'à cette sorte de mur, aux autres invisible, qui était sa fin.

Le Pouldu, de dunes et de tempêtes, n'était pas seulement un lieu de la Bretagne intacte, où broyer des couleurs nouvelles, où deviner des rythmes et des arabesques. C'était un rendez-vous solennel avec soi, vieil homme puisqu'il n'était plus jeune, à l'instant de savoir finir. Car il fallait finir par être soi, Gauguin, peintre parmi les peintres, l'un des plus grands, ou n'être rien.

À quoi me servirait de crier trois fois son nom et de le faire surgir ici, devant ces pierres ? Une vie immortelle ne se vit qu'une fois.

Qui sait ? Il nous accuserait de nous avoir volé son Pouldu de solitude, de le trahir, de le profaner. Il nous traiterait de bâtards, c'est à dire de civilisés, race veule et soumise qui regarde le ciel sans le voir, qui couvre de son médiocre bruit le langage immémorial des océans. Ah ! s'il surgissait fier et méprisant, son nez coupant, son profil impérial, le visage d'un rapace ou d'un dieu, que nous serions petits, nous tous, que nous sentirions que nous sommes indignes !

Nous pourrions nous attendre à quelque énorme farce, qui nous rendrait bien ridicules. Gauguin et ses compagnons s'y plaisaient quelquefois. Cela secouait de terreur les vieilles des lavoirs.

Du reste, familiers et bons enfants, ces peintres inquiétants par leur légende plus que par leur vie qui était la vie la plus simple. Tôt levés et travaillant jusqu'au soir, comme font les peintres, le travail, la plupart du temps, les séparait : l'un s'arrêtait à deux enjambées de l'auberge, l'autre poussait jusqu'au moulin. On s'était accoutumé à leur chargement de toiles et de boîtes, chacun sa démarche et sa manière. Monsieur Gauguin s'appliquait aux pas balancés de la marine ; il rappelait volontiers qu'il avait été matelot.

C'était lui, en apparence, qui flânait le plus. On apercevait sa haute silhouette à la crête des dunes.

Sans doute avait-il besoin de voir sans peindre, longuement. Voir et rêver, se préparer ; et puis, quand il peignait, il ne regardait plus qu'à sa peinture. Il rassemblait et il inventait. Alors, les formes et les figures naissaient comme du dedans de sa peinture. Les promenades sans fin, l'indolence rêveuse faisaient dire au visiteur : "Gauguin ne peint presque pas en ce moment." parodiant un mot célèbre, je dirais plutôt que Monsieur Gauguin peignait toujours.

Son regard déjà esquissait un ordre de lignes et de couleurs. Il n'était plus du tout, au Pouldu, celui qui plante son chevalet n'importe où, et qui peint. C'est ce qui rend assez vain le désir de chercher ici ou là les motifs et les modèles. Il ne s'agit plus de reconnaître, bien qu'il soit possible de reconnaître. Par exemple, cette vallée courte, la mer au fond, une certaine ligne de la falaise, vous du Pouldu vous diriez tous : "C'est le vallon où nous sommes, la maison du douanier sur la falaise !"

Vous auriez raison. Les petits saules, les murs de pierre, cette poche d'océan au ras du ciel, le ciel, tout est de ce lieu ci, entre tous désigné comme par Gauguin, pour y graver la "Pierre-à-Gauguin". Mais vous auriez tort de vouloir retrouver trait pour trait, un arbre pour un arbre. Cet illustre tableau n'a jamais été une copie de ce vallon. J'y trouve, quant à moi, le poème du Pouldu. Si vous préférez, c'est tout le Pouldu dans un creux du Pouldu, et même toutes les saisons ensemble, la proportion de l'homme à la terre aussi, de la terre au ciel et de l'océan à la terre. Un rassemblement, une invention de tout dans un esprit.

Léonard de Vinci avait dit : " Peinture, chose d'esprit." Gauguin, à son époque du Pouldu, avait rejoint la pensée de Léonard. Il avait le sentiment d'inventer enfin la peinture. Rien de plus vrai. Mais la peinture

qu'il inventait n'était, ne pouvait être que la peinture comme elle est quand elle est totalement la peinture.

Que cette invention de la peinture éternelle se soit passée ici, sur nos dunes, dans ce vallon, cela valait bien une pierre.

À côté de la Pierre-à-Gauguin, nous avons levé une pierre. Il le fallait.

Ce sera la Pierre-des-Compagnons.

Qui dira en toute justice ce que Gauguin leur doit ? Car Gauguin ne serait pas embarrassé, son oeuvre faite, de reconnaître qu'il leur doit. Ils n'étaient pas ses élèves ; ni lui leur professeur.

Il semble bien que le très jeune Émile Bernard ait usé avant Gauguin de certains procédés, comme de cerner les figures et les couleurs d'une courbe franche. Griffes dehors, Bernard a revendiqué toute sa vie la paternité de ce "Cloisonisme". Vaines polémiques ! Comme si la peinture de Gauguin, qui est un monde de peinture, pouvait se réduire à l'application systématique d'un procédé, si ingénieux soit-il, et même serait-il un peu plus qu'un procédé ! Car il est vrai que le pays Breton est tout cerné et cloisonné de ses murs de pierres, et vrai aussi qu'il ne suffit pas de voir ni pour peindre ni pour voir. Mais il faut un peu d'aigreur pour donner tant de prix à sa propre trouvaille.

Doit-on compter Bernard parmi les compagnons du Pouldu ? Les historiens en disputent. Par esprit de justice j'ai prononcé d'abord son nom. Et pour ajouter aussitôt que l'aigreur ni la revendication n'étaient du ton Pouldu, de l'amitié, de la fidélité des quelques amis fidèles.

Le soir, chez Marie-Poupée, autour de la soupière fumante, on s'éraillait la voix à qui mieux mieux en maintes élucubrations chimériques et savantes. Ils étaient presque tous des orateurs : Gauguin lyrique et dominateur, Sérusier démonstratif, Filiger persuasif. Éclats de voix, rodomontades ; mais l'amour de la peinture, et l'amitié de l'amitié au dessus de tout.

Deux écoutaient surtout, non point faute d'idées, mais par une ouverture aux idées des autres, par leur gentillesse et leur bonté naturelles.

Verkade, un grand diable de garçon tout en jambes, qui avait une âme d'ange, qui aimait tant les jolies demoiselles qu'il se convertit à force de voir prier les demoiselles. Dans une chapelle Bretonne, un dimanche, les cantiques qui avaient de l'âme comme lui, les vieux saints naïfs comme lui, il se pensait au paradis. Et quand il se convertit, ne pouvant tout à fait devenir un ange, car il aimait toujours les demoiselles, il se fit moine. Peintre moine, plus peintre que moine, à ce que je crois. Quel

brave compagnon ce devait être ! Il aimait les théories, les beaux discours, Dieu, tout ce qui est beau, l'amitié, qui est aussi belle que l'amour, à peine un peu moins belle que Dieu.

Verkade ! Que votre nom chante ici comme un cantique, car, vous auriez pu dire comme Saint Augustin : "J'aimais aimer".

L'autre qui se taisait, qui n'était pas beau, qui souffrait de ne pas l'être, Meyer de Hann, avait aussi la fureur d'aimer. Gauguin s'amusait à le peindre en monstre et ce Meyer prouvait qu'il était tout le contraire en ne se fâchant pas. Autre preuve, qui avait son prix : Meyer avait les faveurs de l'hôtesse. Il avait la situation publiquement maritale et fit une ou deux filles à Marie-Poupée, ou du moins il laissait dire qu'elles étaient ses filles. Son plus grand amour était la peinture de Gauguin. Il puisait dans sa bourse pour l'ami Gauguin, trop heureux d'avoir ce droit. Bourse à part, Gauguin, juge inflexible, avait de la considération pour la peinture de Meyer de Hann.

Commencez-vous à concevoir cet Ordre, je n'ose dire monacal, que Gauguin constituait autour de lui par sa présence ?

Cet ordre du Pouldu avait ses deux mystiques, je veux dire mystiques majeurs, car tous l'étaient un peu, Gauguin à ses heures comme les autres ; une mystique qui n'allait pas toujours à Dieu, qui s'égarait volontiers aux créatures, qui passait par la peinture pour chercher Dieu. Filiger et Serusier Mystiques Majeurs.

Quel bonhomme étrange, ce Filiger ! Le cas échéant, il devait être l'objet comme on dit, d'une discrète surveillance. Un soir, très mystérieux, on l'avait à peu près assassiné à Paris ; et c'était peut-être par une sorte de sagesse qu'il s'était retiré parmi les compagnons de Gauguin. Entêté de vitraux, de Saints et de Saintes, il savait orner un crucifix dans un goût byzantin ou roman, qui donne à songer qu'il était fort instruit, car son goût du primitif était réfléchi autant que rare. Il avait une prédilection pour les anges, qui tantôt étaient des anges à cols et bérets de mousse, et tantôt des mousses à ailes d'anges. Mais rien de frelaté dans le sentiment ni dans l'art. Au contraire ! une sévérité, une pureté de dessin et de tenue, une pensée qui ne livre ce qu'elle pense qu'à travers la rigueur de la peinture ; pour sujet : deux moussaillons de marine, la mère et la soeur ; pour matière : une gouache sans éclat, d'une sobriété volontaire, et cela suffit à Filiger pour un petit chef d'oeuvre digne du Louvre. Les amateurs le savent bien !

Il y a de l'ombre autour de Filiger. Sa légende, avec insistance, le veut buveur, noceur et paresseux. Mais telle ici au Pouldu, qui a connu Filiger quand elle était petite fille, se souvient que cet homme là travaillait toujours. Il distribuait royalement des sous aux enfants qui lui apportaient des fleurs, et toujours il réclamait des fleurs.

Filiger, nous avons gravé votre signature sur la Pierre des Compagnons, et, même si vous buviez à tituber certains soirs, votre signature pour nous est celle d'un grand peintre, au destin tragique et caché.

Filiger jouait de la mandoline, la nuit tombée, pour ses compagnons fraternels. Marée montante ou descendante, la mandoline de Filiger au ras des flots était si fine, qu'on aurait pu croire qu'elle n'était que la musique du flot.

L'autre mystique du petit groupe était tout autre. Enjoué, brillant, théoricien, paradoxal, clair compagnon de tous sans aucune ombre, Paul Sérusier, tout jeune encore avait déjà la prestance et l'autorité d'un maître. C'était un enthousiaste, un prophète ! Il aurait été le fondateur de l'Ordre, si l'Ordre sérieusement avait eu besoin d'un fondateur.

Il s'appelait Nabi, qui veut dire prophète. Et l'Ordre des Nabi fut presque un Ordre qui eut son langage et ses rites, à ne savoir situer exactement entre la plaisanterie du rapin et la gravité sacerdotale. Lui-même, Sérusier, ne le savait pas.

En ce temps du Pouldu d'autrefois, Sérusier ne voulait être que le prophète de la peinture, celle de Gauguin. Mais qu'il faut avoir peu regardé et sans amour, les toiles de Sérusier jeune, pour croire et pour écrire, comme certains, que Sérusier n'était qu'un à peu près de Gauguin ! Je suis sûr que Gauguin ne s'y trompait pas.

Il ne faudrait que comparer la même vallée, celle-ci par Gauguin et par Sérusier. Le plus décisif, le plus moderne, je me dis qu'alors ce n'était pas Gauguin mais Sérusier. Je le dis pour avoir eu la chance de pouvoir contempler à loisir, chez deux amis, l'une et l'autre toile. C'est la même silhouette dominant la mer, la même poche d'océan, les petits murs, les sables, mais Gauguin s'attarde encore en impressionniste ; il divise les touches ; il se plaît aux mille nuances des champs et de la broussaille. Il voudrait dire tout. Et c'est le jeune Sérusier qui a si bien compris la leçon qu'il bondit jusqu'où voudrait aller son maître !

Mais quel généreux disciple ! ... Ce n'est pas lui qui se glorifierait de sa réussite, qui contesterait sur l'autorité de ses trouvailles. Comme Gauguin, il ne vit que de participer à la peinture, Saint-Jean Barbe d'Or et Cervelle d'Or !

Et qui fut donc plus proche et plus familier ? Souvent il partageait la même chambre chez Marie-Poupée, et non seulement la chambre mais le lit. L'auberge était si petite ! Sérusier, enragé liseur, lisait fort tard, et Gauguin le terrible, protestait que l'éclat de la chandelle ne le gênait point. Il n'y a que les terribles qui soient doux, qui sachent l'être...

J'abrège. Ce Pouldu des peintres exigerait la longueur d'un livre. J'aurais à évoquer les visiteurs d'un jour ou d'une semaine : Seguin, Maura, Moret, Chamailard, tous bons peintres attirés plus ou moins par le lieu ou par ses peintres.

L'admirable de tout peintre n'est-il pas qu'il faut qu'il se découvre soi dans sa solitude, pas autrement que par les moyens et les risques de sa propre peinture. ? Ou je me trompe, ou Gauguin fut un modèle pour les autres, principalement par la solitude vitale et consentie. Le Pouldu de jadis fut comme un symbole de cette solitude.

Un jour d'il y a deux ans, l'historien Charles Chassé, qui a tant fait pour les peintres de Pont-Aven, s'écriait, devant quelques amis de notre Pouldu : "Eh quoi ! rien ne rappelle donc au Pouldu, la présence de Gauguin et de ses compagnons ? Il y a quelque chose d'injuste à tout donner à Pont-Aven. Il n'est pas question de rivalité, mais de piété et de justice."

Charles Chassé mit une telle ardeur à son propos qu'il nous a convaincus. Les bonnes volontés se déclarèrent. Monsieur Chapel, alors Préfet du Finistère, nous encouragea aussitôt. Il décida qu'il y aurait de vrais fêtes au Pouldu à la mémoire des peintres, qu'il fallait oser contre la modestie qui aurait été la nôtre, et d'abord, il nous assura de la bienveillance attentive de Monsieur le Ministre, que Monsieur André Bridoux représente aujourd'hui solennellement parmi nous.

À pareil encouragement, on ne pouvait répondre avec trop peu de zèle. Les plus discrets n'ont pas été les moins actifs. Sous l'impulsion vigoureuse de Monsieur Prieur, Président de l'Office de Tourisme Aven-Laita, il y eut, pour célébrer le groupe des amis peintres, autant d'amitié qu'il en fallait, et chaleureuse, sans bouderie ni défaillance.

Gauguin, lui-même, je le crois, serait content.

Cette terre du Pouldu exerce donc toujours sa puissance magique. Il faut apprendre à l'aimer et on ne peut tout à fait l'aimer, sans devenir soi-même un peu peintre, un peu poète. Elle n'est pas de ces terres éblouissantes qui forcent l'enthousiasme. Elle exige patience, lenteur, la pudeur, toute la délicatesse de l'amitié. De même, une toile de Sérusier ou de Gauguin, une gouache de Filiger.

L'âme de ces peintres, c'est bien l'âme un peu farouche du Pouldu.

Innombrables amis du Pouldu, je vous souhaite de devenir de plus en plus nombreux les amis aussi de ces peintres. Car, comme l'écrivait un jour mon ami et mon Maître, le philosophe Alain : "Il y a de merveilleuses joies dans l'amitié."

M.M.L Savin